

Hanneton, envoie-toi !
 Si les Juifs viennent,
 Si les païens viennent,
 Ils veulent te chercher querelle.
 Ils veulent vous percer à mort, toi et tes petits!...

(Alsace.)

Pour en finir avec la coccinelle, nous reproduirons la chanson la plus étendue à notre connaissance, qui ait été composée en son honneur, par la muse populaire allemande : elle provient des bords du Rhin.

Bête à la Vierge, viens te poser sur ma main; je ne te ferai pas de mal, ma toute belle!

Tu n'as aucun danger à redouter; je veux seulement contempler tes charmantes ailes, tes charmantes ailes, ma toute belle!...

Bête à la Vierge, envoie-toi maintenant! Ta maison est en feu, tes enfants se désolent, ils ont tant de chagrin, tant de chagrin, ma toute belle!...

L'araignée les enveloppe de sa toile; ils vont périr; bête à la Vierge, envoie-toi, envoie-toi! Tes enfants t'appellent si tristement à leur secours!...

Bête à la Vierge, si gentille et si douce, va rendre visite à la fille de notre rivière; elle ne te fera pas de mal, ma toute belle!...

Tu n'as aucun danger à redouter; elle désire seulement contempler tes ailes charmantes, tes ailes charmantes, ma toute belle!...

La poésie du peuple a ainsi développé et paré avec grâce le cadre traditionnel où un mythe est enfermé, en respectant toutefois ce dernier.

Ce mythe, nous l'avons indiqué. Il ressort des traits communs aux versions de la chanson de la Coccinelle, comme de ceux qui ne se rencontrent que dans quelques-unes. Tous ces chants nous montrent ce petit insecte, auquel le hanneton est quelquefois substitué, invité à prendre son vol vers l'Engelland, vers la fontaine de Marie, vers le jardin de Dieu, etc.; c'est là qu'est sa propre demeure, et sous ces divines dénominations nous avons reconnu le séjour d'Holda, c'est-à-dire le ciel. Quel est le motif de cette pressante invitation? La plupart des chants proclament un grand péril qui menace, soit le scarabée sur la terre, soit, et avec plus de conformité au mythe, l'habitation du scarabée au firmament : dans le premier cas, il cherchera un refuge dans sa demeure; dans le second, il se hâtera d'aller y conjurer le danger. Ces ennemis (gens armés de piques, Juifs, païens, Tartares, Turcs), que la coccinelle a à redouter sur la terre, ce sont les physionomies rapetissées au niveau de l'humanité, et même à celui des distinctions nationales ou des rivalités religieuses, des puissances surnaturelles qu'elle a à craindre dans le ciel avec les personnalités divines parmi lesquelles elle se tient. Ainsi notre chansonnette n'est rien moins qu'une allusion à un acte de la lutte mythologique des êtres des ténèbres et de la sécheresse contre les êtres dispensateurs de la lumière et de la pluie, lutte dans laquelle chaque nuit, chaque hiver, chaque prélude d'orage assure aux agresseurs un triomphe passager, et dans laquelle, animal attaché à une divinité, ou peut-être même personnification de cette divinité, la coccinelle se trouve compromise sinon engagée. L'Engelland est si bien la demeure éthérée des divinités que la coccinelle,

ainsi qu'une des versions citées en fait foi, peut en rapporter les dons sollicités par ceux qui l'invoquent, et parmi ces dons figure même la lumière du soleil. Peut-être faut-il voir encore dans la version de la Transylvanie une allusion à quelque sacrifice offert au messager céleste? La clé, qu'une autre version représente comme brisée, ne diffère certainement pas de celle que perdent les héros de nombre de contes; c'est l'éclair, clé de la pluie, en effet, qui est hors d'usage, tant que les eaux sont retenues dans les régions supérieures de l'air. Chose digne de remarque! les expressions les moins communes à ces formules n'obligent jamais à modifier, encore moins à rejeter une interprétation à laquelle les autres conduisent. Il est assez naturel, par exemple, d'entendre une des variantes parler du petit bateau de la coccinelle : l'Engelland est quelquefois dans les traditions représenté positivement comme une île. C'est d'ailleurs l'idée qu'on peut toujours s'en faire, quand elles se bornent à le décrire comme situé derrière la fontaine d'Holda.

Enfin nous rapprocherons d'une des assertions les plus ordinaires dans la série des chansonnettes enfantines sur la coccinelle, celle qui mentionne la désolation de sa famille, un petit conte allemand. Un jour un pâtre ramassa sur un chemin un crible qu'il emporta. Une femme qui le rencontre l'apostrophe en ces termes : « — Oh ! que mes enfants pleurent dans l'Engelland ! » — Le pâtre, surpris, laisse tomber le crible, qui disparaît... Jean de Muller a dit que si Dieu s'est réservé la vérité, le droit d'interprétation nous reste. Nous venons de faire assez exercice de ce droit, pour renoncer, sans trop mauvaise grâce, à l'étendre à ce bizarre récit.

F. M.

LA MONTAGNE NOIRE

OU

LES FILLES DU DIABLE.

CONTE PICARD.

Un fermier qui avait fait de mauvaises affaires envoya un jour à la ville son fils Richard, pour y vendre leur dernier cheval. En route Richard fit la rencontre d'un homme de haute stature qui lui demanda où il allait et pourquoi il était si triste. Le fils du fermier lui ayant raconté que ses parents étaient ruinés et que ce cheval qu'il allait vendre était leur dernière ressource, l'inconnu lui dit : J'ai pitié de toi; je veux faire ta fortune et celle de tes parents. Voici un sac de mille écus, je te le donne mais à la condition que tu me rapporteras le sac vide dans un an et un jour à la Montagne-Noire où je demeure, sinon tu m'appartiendras corps et âme, — je suis le *Diable* — acceptes-tu? — J'accepte. — En ce cas remmène ton cheval, prends ce sac et n'oublie pas de m'en rapporter au jour convenu, et le diable s'éloigna.

Le jeune homme remenant le cheval et chargé de son sac d'écus revint chez ses parents qui lui demandèrent inutilement quelle était la source de cette fortune inespérée; il leur dit seulement qu'il leur révélerait ce secret au bout de deux ans.

Le fermier retrouva bientôt son ancienne prospérité grâce au sac d'écus ; quant à Richard, il quitta immédiatement la maison de son père pour se mettre à la recherche de la Montagne-Noire. Au bout de quelques jours de voyage, il rencontra au sortir d'une forêt, une vieille femme ridée et cassée.

« Hé ! la vieille. Pouvez-vous m'enseigner la route de la Montagne-Noire ? »

— Le chemin de la Montagne-Noire ! voici bientôt cent ans que je suis ici et je n'en n'ai jamais entendu parler ; pourtant je connais des terrassiers qui pourront te renseigner. En sortant d'un bois que tu rencontreras bientôt tu verras des corbeaux qui chercheront à te faire causer, ne leur parle pas, car tu serais métamorphosé en quelque animal. Tu verras ensuite les terrassiers à qui tu t'adresseras. Adieu ! »

La vieille s'éloigna et Richard suivit le chemin indiqué. Après avoir marché huit jours il vit les corbeaux qui lui demandèrent où il allait. Mais il ne leur répondit pas. Lorsqu'il arriva aux terrassiers il s'enquit du chemin de la Montagne-Noire.

— Nous sommes ici depuis deux cents ans et nous ne la connaissons pas. Peut-être que le géant de la vallée pourra vous renseigner. Prenez à gauche et ne parlez pas à la statue de pierre qui se trouve auprès d'un grand chêne isolé. Adieu !

Ainsi qu'on le lui avait dit, le jeune fermier vit la statue qui essaya inutilement de le faire parler ; puis il arriva à une hutte gigantesque où demeurait le géant. — Pan, pan ! Qui est là ? — C'est moi. — Qui, toi ? — Ouvrez toujours. — Le géant ouvrit et regardant de tous côtés demanda.

« Je ne te vois pas. Où es-tu ? — Je suis ici à vos pieds ; regardez. » — Le géant le vit enfin et lui dit :

« Que viens-tu faire ici, ombre de mes moustaches, ver de terre, poussière de mes mains ! »

— Voulez-vous m'indiquer le chemin de la Montagne-Noire ?

— C'est facile. En sortant d'ici, tu prendras le chemin à droite, tu arriveras chez un autre géant qui, je le sais, connaît le chemin. Il fait chaud et tu dois avoir soif. Je vais te servir un verre de vin. »

Et ce disant il remplit de vin deux verres qui auraient pu servir de tonneaux. Le géant en avala un d'un trait, et Richard ne pouvant soulever le verre, n'aurait point bu si le géant ne lui eût mis du vin dans un petit verre.

Le jeune homme prit congé de son hôte et partit.

Il arriva bientôt à une tour baignée par la mer où demeurait l'autre géant.

Cette fois celui-ci qui était le roi des corbeaux, fit venir un des oiseaux dont il était le chef. Richard grimpa sur son dos après avoir emporté un sac rempli de viande et une fiole de graisse. Il devait donner un morceau de chair à son conducteur chaque fois qu'il ferait couac ! couac ! Si la viande était dévorée avant la fin du voyage, il devait couper un morceau de ses cuisses pour le donner au corbeau, sinon ils tomberaient tous deux à la mer. Quant à la graisse, elle était destinée à guérir instantanément la cuisse du jeune homme.

Étant partis, ils furent bientôt au-dessus de la mer. Les couacs se multiplièrent tellement qu'il fallut nécessairement entamer les cuisses qui, grâce au baume, se trouvaient aussitôt guéries. Enfin le corbeau déposa Richard au pied de la Montagne-Noire, en lui disant :

« Tu es venu sur mon dos, tu retourneras peut-être à cheval. » — Lorsque le corbeau fut parti, le jeune homme chercha un sentier qui le conduisit au sommet du mont. N'en voyant point, car les épines et les ronces formaient un réseau inextricable, il s'abandonnait à d'amères rêveries, lorsque la vieille femme qu'il avait vue en commençant son voyage, se présenta devant lui et lui montra un sentier qu'il n'avait point aperçu. « Tu vas le suivre en rampant, lui dit-elle, et tu arriveras à un bassin où les trois filles du diable se baignent. Tu te cacheras et tu prendras les vêtements de la plus belle. Lorsque les deux autres s'en seront allées, tu te présenteras à elle et tu lui diras que tu ne lui rendras ses habits que si elle consent à t'embrasser. Si elle t'embrasse, elle t'aimera tant qu'elle te conduira chez son père. »

En effet, Richard put prendre les vêtements de la jeune fille qui se trouva bien embarrassée en sortant du bain. Lorsque ses deux sœurs l'eurent quittée, elle vit Richard qui ne consentit à lui rendre ses habits qu'après l'avoir embrassée.

Aussitôt, la fille du démon lui fit prendre un chemin caché qui le conduisit dans la salle même du diable.

« Oh ! oh ! fit celui-ci en apercevant le jeune homme, tu es bien malin ! Comment as-tu pu te rendre ici ? — Cela ne vous fait rien. Je suis arrivé à l'heure, que cela vous suffise. — N'importe, nous allons dîner. — Soit. »

La jeune fille avait recommandé à Richard de ne pas manger de viande et de ne pas boire de vin chez le diable, sinon il serait empoisonné. Il tint compte de cet avis.

Le lendemain, le diable dit au jeune fermier : « Pour que ton âme ne m'appartienne pas, je vais t'imposer trois épreuves. Pour commencer je vais te donner une pelle, une pioche et une hache de bois avec lesquelles tu abatras, couperas et mettras en bûches et en fagots pour ce soir le bois que tu vois là-bas sur la montagne. »

Richard prit les outils et se dirigea tristement du côté de la forêt. En y arrivant, il essaya de couper un des arbres. Aux premiers coups ses instruments furent brisés, de sorte qu'il se coucha tout à fait consterné de son malheureux sort.

Quelques heures après, il fut réveillé par celle qui l'aimait. Elle avait été envoyée par sa mère la diablesse pour lui apporter à manger. Il raconta ses peines. — « Déjeune toujours, lui dit-elle, je trouverai bien quelque moyen pour t'aider dans ton travail. »

Lorsqu'il eut mangé, il demanda à la jeune fille comment elle s'y prendrait pour le tirer de sa fâcheuse position.

— Cela ne sera pas difficile ; regarde.

Et, prenant un morceau de bois, elle dit :

« Par la vertu de celui dont je suis la fille, que ce bois soit coupé, lié, mis en bûches et en fagots. » — Tout se trouva fait à l'instant. Puis la jeune fille s'en alla.

En rentrant, son père lui demanda si Richard avançait dans son travail. Il eut peine à croire sa fille lorsqu'elle lui dit qu'il avait presque terminé. Prenant alors son cheval, il s'élança dans les airs et alla voir si sa fille avait dit la vérité. Il fut bientôt rentré.

« Hé bien ! lui dit sa femme, le jeune fermier a-t-il fini ? »

— Oui. C'est bien vrai.

— Je t'assure qu'il est plus malin que toi. »

Le lendemain le diable donna un sac de plumes au jeune homme, en lui disant d'en faire un pont solide en forme d'anse sur la mer.

« Pour le coup, se dit Richard, je suis perdu ! »

Il arriva sur le bord de la mer, jeta ses plumes qui se dispersèrent de tous côtés.

Il s'endormit encore et fut réveillé, comme la journée d'avant, par la fille du diable qui le tira d'embarras en faisant elle-même le pont de plumes. Le diable fut fort intrigué.

« Je t'avais bien dit que ce jeune homme était plus malin que toi, s'écria encore la femme du diable.

— Pour cette fois je vais lui donner une épreuve qui le mettra sérieusement dans l'embarras. »

Le jour suivant Richard eut pour mission d'aller chercher un nid qui se trouvait sur le sommet d'une haute tour de marbre aussi lisse que du verre. Il lui fut impossible de grimper à un pied de haut. Son amie vint comme toujours lui apporter à manger ; elle apportait avec elle une grande chaudière et un énorme couperet.

Elle dit au jeune fermier : « Tu vas me couper par morceaux, que tu feras cuire dans la chaudière. Tu prendras mes os, tu les assembleras en forme d'échelle et tu grimperas à la tour. Puis tu reprendras les os, tu les poseras sur terre chacun à leur place et je reviendrai à la vie. Surtout ne mets pas ma tête à l'envers. »

Richard fit ce qu'on lui avait ordonné, mais oublia de remettre les os du petit doigt de l'un des pieds. La jeune fille revint à la vie et ne fit que rire de la mésaventure qui lui arrivait. Elle quitta Richard et retourna à la Montagne-Noire où le diable fut plus surpris que jamais en apprenant que le jeune homme s'était encore tiré à son honneur de l'épreuve.

« Puisque tu es si adroit, dit-il à Richard à son retour, je te donne l'une de mes filles en mariage. Tu choisiras cette nuit celle qui te plaira. Seulement tu ne verras pas clair. »

Le soir venu, le jeune fermier fut conduit dans une salle où se trouvait un grand lit dans lequel étaient couchées les trois demoiselles. Il prit les pieds de chacune en disant : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix ; un. . . . dix ; un, deux. . . . dix. Je me suis trompé, se dit-il ; et il recommença, un, deux. . . . cinq ; un. . . . cinq ; un, deux, trois, quatre. « Je veux celle-ci, dit-il au diable. » Et celui-ci la lui donna en mariage. Quelque temps après, Richard dit à sa femme qu'il voulait retourner en pays chrétien pour voir ses parents. Celle-ci lui recommanda d'aller dans l'écurie prendre un certain cheval qui ne bougeait pas lorsqu'on le frappait. Il y en avait un autre, vif, fringant, qu'elle lui dit de laisser. Malheureusement Richard prit ce dernier.

« Malheureux, lui dit-elle, je t'avais dit de prendre l'autre, maintenant il est trop tard. Montons sur celui-là et sauvons-nous. Il est probable que mon père va nous poursuivre. Lorsque tu verras un grand nuage noir derrière nous, avertis-moi. »

Ils partirent et virent bientôt la Montagne-Noire disparaître derrière eux. Quelques heures après Richard vit le nuage noir derrière lui.

« Que faire ? demanda-t-il. »

— Par la vertu de celui dont je suis la fille, dit sa compagne, je commande que tu sois changé en jardi-

nier, le cheval en fontaine et moi en arrosoir. » Ce qui arriva. Le diable parut presque aussitôt et dit :

« Holà, jardinier, n'as-tu pas vu un cheval portant un homme et une femme sur son dos ?

— Ne m'en parlez pas ; voici quinze jours que j'arrose mes choux et mes navets et ils ne poussent point.

— Ce n'est pas cela que je te demande.

— Allez, c'est bien malheureux ; j'ai semé des radis, des oignons, des. . . .

— Imbécile. Je ne parle pas de cela. Adieu ! »

Et le diable s'en retourna trouver sa femme à qui il raconta tout. — « Retourne au plus tôt ; tu n'as pas vu que c'étaient ta fille, son mari et le cheval. »

Le diable se remit donc à la poursuite des fugitifs. Richard, qui avait repris sa forme, vit venir une deuxième fois le nuage, en avertit sa femme qui s'écria :

« Par la vertu de celui dont je suis la fille, que je sois changée en barque, toi en pêcheur et le cheval en rivière. »

Le diable arriva et demanda au pêcheur :

« N'as-tu point vu passer un cheval monté par un jeune homme et une jeune fille ?

— Ah ! mon bon monsieur, voici huit jours que je tends mes filets sans prendre un seul poisson.

— Je te parle de cheval et non de filets.

— Tenez, je venais de voir un beau poisson, vous me l'avez fait manquer.

— A-t-on jamais vu une brute comme toi ! Que le ciel te confonde ! »

Et le diable retourna voir sa femme, qui le traita de fou, en lui disant que le pêcheur était Richard, la barque, sa fille, et la rivière, le cheval. Pendant ce temps, les fugitifs avançaient et ils n'étaient plus loin de la côte lorsque le diable revint une troisième fois. Alors la princesse se métamorphosa en prêtre, Richard en sonneur et le cheval en chapelle.

« Avez-vous vu passer un cheval, une femme et un homme, dit Satan au sonneur ?

— Bin, ba, lon ; Bin, ba, lon ; bon, bin, bon.

— Voyons, réponds ?

— Demandez à M. le curé, il le sait mieux que moi. »

Et messire Satanas alla poser sa question au prétendu curé qui officiait.

« Dominus vobiscum ! répondit celui-ci.

— En voilà encore un comme les autres.

— Et cum spiritu tuo. »

Le diable s'en alla encore une fois, et lorsqu'il revint il était trop tard. Les fugitifs étaient en pays chrétien chez les parents du jeune homme. Avant d'arriver à la ferme, la fille du diable avait donné une bague à son mari en le priant de la tenir toujours au doigt. « Surtout, dit-elle, n'embrasse pas tes parents, car le diable aurait pouvoir sur moi. Tant que tu auras l'anneau au doigt on ne pourra t'embrasser. »

En effet, lorsqu'on fut arrivé, le fermier et sa femme voulurent embrasser leur fils, mais leur figure ne pouvait approcher de celle de Richard. Un mois après, la femme de celui-ci déclara qu'elle allait retourner chez son père pour un an. Elle partit. Le soir même, le jeune fermier ôta sa bague par mégarde et la mit dans un tiroir. La nuit ses parents purent l'embrasser. Richard pleura beaucoup sur sa négligence. Il ne pensait plus revoir sa chère femme.

Peu de temps après, il ne fut bruit dans le village que d'une sorcière qui annonçait, moyennant une certaine somme, l'avenir des garçons et des demoiselles. Un des camarades de Richard alla la voir. Elle lui fit boire un verre de vin, aussitôt il eut envie de pisser et sortit dans la cour. Il pissa tant que le lendemain matin il n'avait pas encore terminé. Richard s'étant fait raconter par son ami ce qui lui était arrivé, il eut la curiosité d'aller trouver la dame à son tour. Il entra, et jugez quel fut son étonnement en reconnaissant.... sa femme en personne. Il se jeta dans ses bras en pleurant.

« Pourquoi, dit-elle, n'as-tu pas tenu la bague à ton doigt; c'est une épreuve que j'ai voulu te faire subir. Je ne suis point allée à la Montagne-Noire trouver le diable mon père. Je n'avais que le moyen que j'ai employé pour te retrouver. Si tu n'étais point venu me voir ici dans cette cabane, j'étais perdue pour toi. Tu m'es rendu, et cette fois c'est pour toujours. »

Les jeunes gens retournèrent chez eux et ils eurent de nombreux enfants qui firent leur bonheur.

Conté en août 1877 par LADENT Alphonse,
de Warloy-Baillon (Somme).

Recueilli et traduit par Henry CARNOY.

CROYANCES, SUPERSTITIONS, PRÉJUGÉS, USAGES ET COUTUMES

DANS LE DÉPARTEMENT DES VOSGES.

ABEILLES. — Dans quelques communes on place sur chaque panier d'un rucher, le jour du vendredi saint, une petite croix en cire bénite, qui doit empêcher les abeilles de quitter la ruche, et leur donner bonne chance.

Dans d'autres communes (Le Thillot, le Ménéil) on attache à la ruche une petite branche de buis ou de saule marceau, bénite à l'église le jour des Rameaux.

Quand les abeilles essaient, on les adjure de se poser et de ne pas s'envoler au loin en disant : « Venez, belles, de par Dé, » (Venez, belles, de par Dieu), et on fait un charivari en frappant avec une pierre sur une faux, un chaudron, etc.

On frotte l'intérieur de la ruche qui doit recevoir l'essaim avec une poignée de serpolet.

Quand un chef de famille meurt, on est dans l'usage, dans beaucoup de localités, d'attacher un morceau d'étoffe noire à chaque ruche habitée. Sans cette précaution les abeilles pourraient quitter la ruche, ou mourir d'inanition.

AIGUILLES. — Les aiguilles qui ont servi à coudre un mort dans son linceul, doivent être jetées au feu. Une aiguille qui aurait servi à cet usage, placée sous l'assiette d'un convive, suffit, suivant les bonnes gens des montagnes de Sapois, pour lui ôter l'appétit et l'empêcher de manger.

ANE. — « Au XVII^e siècle, il était encore d'usage, à Remiremont, de conduire à la procession du dimanche des Rameaux, une statue en bois représentant Notre-Seigneur monté sur un âne. Cette petite statue avait sa

chapelle particulière fondée dans l'intérieur de l'église vers 1393, par Jean Chouard, honorable bourgeois de cette ville. Le matin de ce jour, un chanoine avec l'encensoir, le chanoine de messe de tierce, le secret, les officiers de ville, le boulanger et le doyen de Harol, qui devait la bride à l'âne, quand il en était dépourvu, conduisaient et tournaient cette statue devant les degrés du chœur. » (*Bibliothèque de Remiremont.*) *Ext. des Usages et coutumes de l'ancienne Lorraine, par Richard, page 52.*

Dom Calmet (*Bibliothèque de Lorraine*) indique que ce fut la princesse Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, qui supprima la coutume indiquée ci-dessus.

ANIMAUX. — Afin que les bestiaux qu'on vient d'acquérir oublient plus vite leurs anciens maîtres et ne soient plus tentés de retourner chez eux, il faut avoir soin, disent les habitants de Cornimont, de faire une petite croix sur la porte de leur nouvelle écurie. On doit aussi leur conserver pendant quelques jours la corde qu'ils avaient au cou quand on les a achetés, et ajouter à ces pratiques celle de leur donner du sel avec la main droite plutôt qu'avec la main gauche. D'après M. Richard, à Raon-aux-Bois, on leur donne le matin, avant de sortir de l'étable, une tartine de beurre tournée trois fois autour de la crémaillère, et qui doit leur être présentée aussi de la main droite.

A La Bresse, on a soin de donner à manger au bétail avant la messe de minuit. Dans bien des fermes on croit encore que les bestiaux se lèvent et conversent ensemble pendant la messe de minuit.

ANNEAUX. — On regarde comme un présage très-funeste la perte de l'anneau bénit pour le mariage.

ARAIGNÉE. — Araignée le matin,
Chagrin;
A midi,
Plaisir;
Le soir,
Espoir.

ARGENT. — Quand on a de l'argent ou de l'or monnayé sur soi quand, pour la première fois, on entend le chant du coucou, on est assuré d'en avoir toute l'année.

On croit dans beaucoup de localités qu'un trésor enfoui fleurit chaque cent ans. A Cornimont on conseille à la personne qui serait assez heureuse pour apercevoir le bel arbre d'or qui annonce cette floraison, d'étendre, à la place où elle l'a aperçu, une partie de ses vêtements, afin que si le trésor n'était pas recueilli cette fois, il ne pût s'enfoncer davantage dans la terre.

AUBÉPINE. — Les froids tardifs de la mi-mai ou du commencement de juin sont causés, dit-on, par la floraison de l'aubépine.

AVARE. — Quand il fait un cadeau, on dit qu'il ne tardera pas à mourir.

BEURRE. — Pour que la crème mise dans la baratte rende promptement du beurre, on dit, dans le canton du Thillot, qu'il faut graisser le fond de la baratte avec de la graisse de chat. Ailleurs on place sous la baratte un démeuloir.

BONNET MIS DE TRAVERS. — Indique un homme qui veut plaider, ou, dans d'autres localités, un faquin, un glorieux.

Une femme qui avait son bonnet de travers, passait autrefois pour une sorcière hantant les sabbats.

BOUTEILLE. — Celui qui, au cabaret, reçoit dans son verre la dernière quantité de vin ou de bière que